



SCÈNE XX.

MIEL ET VINAIGRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Léonce et Petit;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 31 MAI 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAMBERT, menuisier-ébéniste.	M. ADRIEN.	JULIE, femme de Lambert.	Mme BRESSAN.
PATURON, menuisier-ébéniste.	M. SERRÉS.	JOSEPHINE, femme de Paturon.	Mlle FLORE.

La scène est à Paris.

NOTA. Les acteurs sont indiqués, comme à la représentation, de gauche à droite.

Le théâtre représente une salle commune à deux logemens d'ouvriers. Au premier plan, à droite de l'acteur, la porte du logement de Paturon; vis-à-vis, la porte de celui de Lambert. Au fond, à droite, une fenêtre; à gauche, une porte ouvrant sur un atelier. Au milieu, l'entrée principale. Entre la porte d'entrée et celle de l'atelier, à quatre pieds du sol environ, une ouverture praticable, fermée par un carreau. Au fond, à gauche, un petit buffet. Du même côté, au premier plan, une table et deux chaises. A droite, aussi au premier plan, un fauteuil en paille. Quelques tableaux très-simples, et près de la porte du logement de Paturon un miroir.

SCENE PREMIERE.

JULIE, seule.

Elle rentre mystérieusement par le fond, un panier à la main.)

Mon mari n'est pas encore rentré, tant mieux! Ouf! j'ai tant couru... que je me repose un peu... (Elle se jette sur une chaise.) Ça fait que j'aurai le temps d'achever mes

petits préparatifs sans qu'il se doute de rien... Ah! monsieur Lambert! vous avez oublié que c'est aujourd'hui la fête de votre femme... Vous ne l'aviez pas oublié l'année passée, ni celle avant! Pauvre chéri! va-t-il être désolé quand il saura... Eh bien! moi, ça m'amuse bien plus que s'il y avait pensé. Je lui ménage là une surprise...

SCENE II.

JOSÉPHINE, JULIE.

JOSÉPHINE, *sort de chez elle en mettant son châle.* Oh! oh! oh! ça ne peut pas aller comme ça...

JULIE. Qu'as-tu donc, Fifine?

JOSÉPHINE. Je prends le ciel à témoin, et toi aussi, Julie, comme quoi sept heures viennent de sonner à Saint-Eustache.

JULIE. Ça se peut. Est-ce qu'on sait jamais au juste l'heure qu'il est à Paris? Il y a tant d'horloges qui sonnent les unes après les autres...

JOSÉPHINE. Moi, je ne connais que Saint-Eustache; Saint-Eustache ne se dérange jamais... Aussi je suis en règle, mon mari dira ce qu'il voudra...

JULIE. Ah! tu sors?

JOSÉPHINE. Comme tu vois.

JULIE. Par le temps qu'il fait...

JOSÉPHINE. Ne m'en parle pas!

JULIE. Tu as donc quelque chose de bien pressant à faire?

JOSÉPHINE. Moi... rien du tout...

JULIE. C'est pour ton plaisir?

JOSÉPHINE. Mon plaisir!... le plus souvent! ça me contrarie assez; j'ai la migraine, j'ai mal aux nerfs... ça me tient dans l'estomac...

JULIE. Alors explique-moi...

JOSÉPHINE. C'est bien simple; je sors pour sortir, je sors pour remplir un devoir sacré, je sors pour vexer mon mari! pour qu'en rentrant il ne trouve plus ni sa femme, ni son dîner... ça lui apprendra!

JULIE. Qu'est-ce qu'il a donc fait, cet homme?

JOSÉPHINE. Il ne te manque plus que de l'excuser!

JULIE. Je ne l'excuse pas, je demande seulement à savoir...

JOSÉPHINE. Ce qu'il a fait?..

AIR de Partie et Revanche.

Ah! c'est par trop fort... sur mon âme,
Voilà plus d'une heure que j'attends.
Comme c'est amusant pour une femme.
Pour du veau comme c'est régaland!
J'enrage encore, oui, rien qu'en y pensant,
Voyant qu'il n'aurait pas, ma chère,
Pour le punir d'ainsi m'abandonner,
Ne pouvant plus devorer ma colère...

JULIE.

Qu'as-tu donc fait?

JOSÉPHINE.

J'ai mangé son dîner
Pour le punir, j'ai mangé son dîner.

Avec ça qu'aujourd'hui je ne sais pas ce que j'ai, c'est peut-être l'effet de la migraine... je me suis senti faim bien plus tôt qu'à l'ordinaire.

JULIE. Ah! dam! ton mari ne pouvait pas deviner...

JOSÉPHINE. C'est si commun!... ça vous a si peu d'usage! ça travaille, ça boit, ça mange, ça dort... ça embrasse sa femme quelquefois; mais ne le sortez pas de là, voilà tout ce que ça sait faire!..

JULIE. C'est déjà quelque chose... et tu as bien tort de te plaindre. Ton mari, vois-tu, est un brave homme, un bon ouvrier, qui t'aime bien... J'ai pu le juger, comme tu as pu apprécier le mien depuis six mois que nous demeurons presque ensemble, dans ce logement que nous avons loué en commun; c'est une économie, et on a tant de peine à mettre quelques sous de côté pour la caisse d'épargne. Et au fait, nous ne sommes pas déjà si mal? Voilà votre appartement; ici le nôtre, une chambre et un cabinet. Là, l'atelier où nos maris travaillent encore le soir en revenant de leur journée, tandis que nous cousons ici, dans cette pièce qui nous est commune... Tiens, crois-moi, il y en a de plus malheureuses que nous...

JOSÉPHINE. Tout ça est bel et bon; mais ce n'est pas une raison pour s'éterniser dans les rues... Un ébéniste n'a plus rien à faire à cette heure-ci...

JULIE. Eh bien! au bout du compte, quand il aurait rencontré des amis qui l'auraient entraîné au spectacle? voyez un peu le grand mal!

JOSÉPHINE. Au spectacle! sans moi... Je voudrais bien voir... par exemple!

JULIE. Moi, je suis enchantée quand Lambert va à la comédie, il me raconte les pièces, ça nous fait de la conversation.

JOSÉPHINE. Eh bien! je n'entends pas que mon mari s'amuse sans moi... Au surplus, brisons là... tu as tes idées là-dessus... moi, j'ai les miennes... Je m'en vas, j'ai peur que Paturon ne rentre... Ah! je souhaite bien que plus tard tu n'aies pas à te repentir...

(Elle sort en grinant dans ses dents.)

SCENE III.

JULIE, seule.

Qu'est-ce qu'elle veut dire avec ces demi-mots? c'est qu'elle avait l'air de me plaindre! Oh! je suis bien tranquille sur la fidélité de Lambert!.. Il ne me manquerait plus que de me mettre martel en

tête avec tout ce que j'ai à faire dans la maison... Je deviendrais triste, maussade, tourmentante, sans aboutir à rien qu'à mettre mon ménage à l'envers... Laissons tout cela, et occupons-nous bien plutôt de dresser mon couvert.

SCENE IV.

JULIE, PATURON.

(Il entre en chantant, sans accompagnement sur l'air : *Bon ouvrier, voici l'aurore.*)

Quand il a fini son ouvrage,
Le bon ouvrier s'en vient souper,
Dès qu'il a mangé son potage,
Gaiement il s'en va se coucher.
Tra, la, la, etc.

JULIE. Vous voilà, voisin, toujours gai, toujours chantant...

PATURON. C'est vrai, voisine... Je chante toujours, c'est dans ma nature... Je suis organisé au moral comme un rossignol, et au physique comme un cor de chasse... Je chante le matin, je chante le soir, ça ira comme ça jusqu'à la fin des fins. Tout ce qui me vexe, c'est de penser que je ne pourrai pas chanter mon requiem.

JULIE. Vraiment! je me demande quelquefois où vous allez chercher tout ce que vous chantez...

PATURON. Je ne vas pas le chercher, ça vient tout seul, ça coule de source, je compose.

JULIE. Comment..

PATURON. Il y en a qui disent que c'est difficile à faire des vers... Moi, j'en fais tant que j'en veux, et des aussi longs que je veux... Ce que je chantais en entrant, vous avez peut-être cru que c'étaient des hommes de lettres qui l'avaient composé... Du tout, c'est un ébéniste... c'est moi! Je viens de les improviser tout de suite... à preuve, c'est que je ne pourrais pas vous les redire!... non, je ne pourrais pas vous les redire. Par exemple, si vous voulez, je vas vous en inventer d'autres.

JULIE. Merci...

PATURON. Ne vous gênez pas... je suis en fonds; j'en fais toute la journée en travaillant.

Air de M. Grégoire.

J'improvise un r'rain,
Rien d'tel pour donner du courage.
Ça soutient la main,
Et ça fait avancer l'ouvrage
Je tourne à la fois
Mes vers et mon bois,
J'trouve un air, je cherche ma ville,
Un bon mot, d'la colle, une cheville,
J'compose mon tabouret,
Et j'rabott' mon couplet.

Il n'est pas fignaut le poète, comme disent les autres... Aussi vous en ai-je abattu aujourd'hui de ces vers et de cet ouvrage!...

JULIE. C'est donc ça que vous êtes un peu en retard.

PATURON. Oui, c'est ça... et une rencontre que j'ai faite sur le Pont-Neuf... Il n'en bouge jamais, ce farceur-là...

JULIE. C'est donc Henri IV?

PATURON. Eh! non... un orgue... Oh! le bel orgue! Il y a des petites dames qui valsent, des militaires qui défilent la parade... et des airs!.. Quand je les entends je suis de là... cloué, fasciné, enraciné... J'y serais encore sans la petite fille qui est venue avec sa petite assiette... Allons, mes beaux messieurs, un peu de courage à la poche... Ce mot-là m'a rappelé à mes devoirs, et me voilà.

JULIE. Si c'est comme ça que vous encouragez les talents...

PATURON. Moi, je ne les encourage pas?... si on peut dire!.. Mais vous ne savez donc pas qu'avant d'être marié j'ai donné congé de mon garni parce que le portier refusait de laisser entrer les orgues dans la cour!.. Ah! je ne les encourage pas! Dieu! les orgues! je les chéris, je les porte dans mon cœur; c'est le Conservatoire du peuple!.. Enfin, sans les orgues, je me demande quelquefois: Qu'est-ce que tuserais, malheureux artisan? A qui que tu dois de pouvoir chanter en société...

J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays, etc.

Et c't autre...

Il va venir, le sultan que j'adore,
Il va venir...

A l'orgue... toujours à l'orgue. C'est à l'orgue que je dois tout.

JULIE. Eh bien! vous lui devrez encore une autre chose..

PATURON. Gageons que je devine?... le Postillon?

Oh! oh! oh! qu'il était beau,
Le postillon...

JULIE. Mieux que ça, vous lui devrez de vous passer de souper.

PATURON. Hein!

JULIE. Dam! vous ne rentriez pas; votre femme s'est impatiente d'attendre... elle est sortie.

PATURON. Laissez donc, vous voulez rire... je sais bien qu'elle est là... Fissime! Fissime!...

JULIE. Vous perdez votre temps.

PATURON. C'est une farce... Fissime, Fissime, pas de bêtise... Il n'y a personne, tout de même!

JULIE. Puisque je vous dis qu'elle se promène...

PATURON. Il serait possible !... Dieu ! que je suis vexé de ne pas être resté près de mon orgue !

JULIE. Comment allez-vous faire pour souper ?

PATURON. Au fait, comment que je vas faire pour souper ?... Oh ! oh ! il sent ici comme un goût de ragoût... Je parie que vous avez mijoté quelque chose de bon pour ce soir.

JULIE. Je le crois ; mais je ne vous engagerai pas à le partager... je vous avouerai franchement qu'aujourd'hui je désire souper tête-à-tête avec mon mari.

PATURON. Tête-à-tête !.. alors la mienne serait de trop ; n'ayez pas peur... je vas la porter ailleurs.

JULIE. Vous savez qu'entre-nous il n'y a pas de gêne.

PATURON. Tiens !... Oh ! une idée... on a le gousset garni... j'ai reçu ma quinzaine, puisque Fifine n'est pas là, qu'est-ce qui m'empêcherait d'aller manger un morceau au cabaret comme quand j'étais garçon ?... pour une fois ? *Au Déluge universel !* c'est un bon endroit... Adieu, voisine.

(Il va pour sortir en chantant sur l'air : *Allons, Babet*, etc.)

J'peux, ma foi, bien, c'est aujourd'hui la paie,
Au cabaret me régaler...

SCENE V.

PATURON, LAMBERT, JULIE.

LAMBERT, *se heurte en entrant contre Paturon.* Butor !

PATURON. Elle est bonne, celle-là !... il me crève un œil... il me donne un renforcement à mon casque... et il m'appelle butor !...

JULIE. Ah ! c'est toi !

LAMBERT. Bonjour, femme... C'est vrai, il sort toujours comme un étourneau, sans faire attention à qui qui entre.

PATURON. Dis donc que c'est toi qui entres toujours sans faire attention à qui qui sort.

JULIE, *à Lambert.* Assois-toi.... a-t-il chaud, ce pauvre garçon !.. Tiens, bois un doigt de vin pur...

(Elle le fait asseoir sur la chaise qui est à droite de la table.)

PATURON Touchant tableau !.. O Fifine, c'est pas toi...

JULIE. Ça te fera du bien.

LAMBERT, *tirant sa montre.* Huit heures... l'instant de mon rendez-vous.

JULIE. Tu regardes ta montre... il se fait tard ; mais rassure-toi, le dîner est tout prêt... je vais le chercher... Allons, monsieur, ne fronchez pas comme ça le sourcil.

Air : *Travaillez, mesdemoiselles* (de la Fiancée).

Du souper que votre femme,
Ce soir, ici, vous a fait,
Je suis sûre, au fond de l'âme,
Que vous serez satisfait.

(Elle sort.)

ENSEMBLE.

LAMBERT.

Quelque souper que ma femme,
Ce soir, ici, nous ait fait,
J'ai trop de soucis dans l'âme
Pour en être satisfait.

PATURON.

Oui, du souper que sa femme,
Ce soir, pour Lambert a fait,
Je suis sûr, au fond de l'âme,
Que je serais satisfait.

SCENE VI.

PATURON, LAMBERT.

LAMBERT. Il me semblait pourtant avoir bien pris mes mesures... Ils m'attendent là-bas... d'un autre côté... je ne peux pas planter là ma femme... elle se douterait de quelque chose.

PATURON. C'est là tout ce que tu as à me dire ? pour lors, bonsoir.

LAMBERT. Bonsoir.

PATURON. Je m'en vas.

LAMBERT. Ah ! tu sors ?

PATURON. Oui.

LAMBERT, *à part.* Une idée !... (*Haut.*) Veux-tu me rendre un service ?

PATURON. Trois... deux, et même plus, si ça t'est agréable.

LAMBERT, *à part.* C'est bien le moins que je la fasse prévenir. (*Haut.*) Tu sais bien, Paturon, la rue Saint-Magloire ?

PATURON. Je ne connais que ça.

LAMBERT. Tu sais bien le numéro dix ?

PATURON. Je le vois d'ici... Il n'est pas encore trop bête le numéro dix d'être allé se loger entre l'épicier et le boulanger, ça fait que quand il veut prendre son café...

LAMBERT. Tu entreras dans l'allée... inutile de parler au portier, il n'y en a pas... tu monteras au quatrième...

PATURON. Au quatrième... connu...

Je monte au quatrième étage,
C'est là que finit la maison.

LAMBERT. Tu verras une petite porte

avec une plaque en cuivre... c'est là... tu sonneras...

PATURON. Il y a une sonnette... comme dans la Dame Blanche.

C'est la sonnette de la tourelle,
Qui, tout-à-coup...

LAMBERT. Alors tu diras à la personne..

PATURON. Quelle personne?

LAMBERT. La personne qui viendra t'ouvrir, tu lui diras que je ne peux pas aller la prendre pour le quart d'heure, comme nous en étions convenus ensemble.

PATURON. Ensemble, tous les deux, l'un avec l'autre.

LAMBERT. Qu'elle aille toujours sans moi... que j'irai la retrouver dès que je pourrai à l'endroit qu'elle me fera savoir.

PATURON. Suffit... je ferai ta commission... tu peux être tranquille... la petite porte, numéro dix, au quatrième.

(Il sort en chantant sur l'air : *Batelier, dit Lisette, etc.*)

J' m'en vas rue Saint-Magloire,
Pour lui dire, de ta part,
Que tu n' pourras, ce soir, re-
Venir qu'un peu plus tard.
J' profiterai de la chose
Pour me faire inviter,
Ça fait qu' mam' mon épouse
S'ra joliment vexée.

SCENE VII.

LAMBERT, JULIE.

JULIE. Allons, monsieur, à table.

LAMBERT, *à part*. C'est ça... à table, tête-à-tête avec son épouse, comme c'est régalant... quand une petite femme charmante et des amis vous attendent à la barrière!

JULIE. As-tu bon appétit ce soir?

LAMBERT. Bon appétit... (*À part.*) Est-ce que j'ai le temps d'avoir faim... Tiens, tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que ces jolis petits pains-là? c'est comme on en donne dans les cafés.

JULIE*, *lui prenant les favoris*. Regardez-moi dans les yeux, monsieur, mieux que cela... on dirait que tu n'oses pas me regarder...

LAMBERT. Tu me tires trop les favoris.

JULIE. À présent je vous les tire plus, regardez-moi...

LAMBERT. Je te regarde.

JULIE. N'avez-vous rien à vous reprocher?

LAMBERT, *déconcerté*. A me reprocher?

JULIE. Oui... mettez la main sur votre conscience...

* Julie, Lambert.

LAMBERT. Je ne sais pas ce que tu veux dire.

JULIE. Cherchez bien.

LAMBERT. J'ai beau chercher...

JULIE. Oh! monsieur Lambert!.. monsieur Lambert!.. on voit bien que ne nous sommes plus des nouveaux mariés...

LAMBERT, *à part*. Est-ce qu'elle se douterait? (*Haut.*) Je t'assure bien, ma bonne amie, que je ne te comprends pas du tout, mais pas du tout, du tout... on t'aura fait des contes sur moi.

JULIE. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse des contes.

LAMBERT. Alors explique-toi donc, Julie?..

JULIE. Comment dites-vous?

LAMBERT. Je te dis de t'expliquer.

JULIE. Répétez comme vous avez dit la première fois.

LAMBERT. J'ai dit... explique-toi, Julie.

JULIE. Julie! ce nom-là ne vous rappelle rien?

LAMBERT, *se frappant le front*. Ah! pardon, mon cher petit trésor, va, sois sûre que je te souhaite une bonne, une excellente fête... (*il l'embrasse*) et ça de tout mon cœur, de toute mon ame.

AIR : *Dédaignez-moi, etc.*

Cent fois plus que tu ne peux croire
Je m'en veux... Et je fais serment
Qu'un pareil manque de mémoire
Jamais...

JULIE.

Songez-y bien vraiment,
Car de l'oubli le chemin est glissant.
Le moindre tire à conséquence,
Ça s'étend petit à petit :
C'est par la sainte qu'on commence,
C'est par la femme qu'on finit.

LAMBERT. Je croyais que ta sainte ne tombait que le mois prochain.

JULIE. Non, monsieur, ma sainte tombe toujours le vingt-deux mai, et elle n'a pas envie de changer tant qu'elle sera sainte... La nourrice ne l'avait pas oublié... si tu avais pu voir notre petit Julien, avec le bouquet qu'elle lui avait mis dans sa petite menotte.. c'est qu'il avait déjà l'air de savoir ce qu'il faisait.

LAMBERT. Par exemple, c'est bien la dernière fois que tu auras un pareil reproche à me faire.

JULIE. Écoute donc, il faut bien que je te cherche des querelles d'Allemand, je serais si embarrassée de t'en faire d'autres.

LAMBERT, *à part*. Parbleu! elle m'a fait une belle frayeur!

JULIE*, *se plaçant entre Lambert et la ta-*

* Lambert, Julie.

ble sur laquelle elle a placé un biscuit de Savoie. Qu'est-ce que vous croyez que j'apporte là ?

LAMBERT. Dam ! je ne peux pas voir... tu le caches.

JULIE. Regardez...

LAMBERT. C'est-il, vrai Dieu ! possible ! un biscuit de Savoie..... avec ma lettre, avec ta lettre, avec nos cœurs enflammés, et à la glace encore...

JULIE. On dit que c'est bon avec...

LAMBERT. Des fraises !... mais c'est donc comme une noce !...

JULIE. Pourquoi pas ?

LAMBERT. Ah ! mon bon ange ! tu as bien fait ! c'est pas tous les jours la fête de ma petite Julie... je suis d'une joie... Allons, femme, donne-moi des fraises, coupe-moi du biscuit...

(Ils se mettent à table.)

JULIE. Vois-tu, Lambert, je suis trop heureuse d'avoir un homme comme toi.

LAMBERT. Qu'est-ce que tu dis donc ? c'est moi qui ne méritais pas...

JULIE. Actif, laborieux, intelligent...

LAMBERT. Et toi donc !... bonne, douce..

JULIE. Jamais tu ne me refuses rien : c'est tous les jours quelque nouveau cadeau...

LAMBERT. Ça n'empêche pas de porter tous les dimanches à la Caisse d'épargne une petite somme qui s'arrondit en même temps que grandit notre petit Julien...

JULIE. Ce sera pour lui acheter un homme s'il tombe au sort.

LAMBERT. Il n'y tombera pas... Ce sera pour lui acheter un fonds... je veux que mon fils soit établi...

JULIE. Épicier...

LAMBERT. Épicier ! non pas, il vendrait des pruneaux, et je peux pas les souffrir... il sera comme son père... ébéniste.

JULIE. Horloger...

LAMBERT. Horloger ? Je dis pas non.... Il y a long-temps que j'ai envie d'avoir une pendule...

JULIE. Si t'attends après celle-là...

LAMBERT. C'est bon pour son père de n'être qu'un ouvrier, mais lui !... c'est autre chose... il aura une éducation brillante... dès cinq ans il ira chez les frères : il n'y a pas à dire, il saura lire, écrire et les quatre règles...

JULIE. Et une fois bien établi, nous le marierons.

LAMBERT. A une petite femme bien gentille... comme toi !

JULIE. Et qu'il aimera bien.... comme toi ! car tu m'aimes toujours bien n'est-ce pas ?

LAMBERT. Si je.... c'est-à-dire que je t'aime comme le premier jour... qu'est-ce que je dis, mille, vingt, cent mille fois plus que le premier jour... Est-ce que je connaissais toutes tes qualités comme je les connais aujourd'hui... Ne parlons plus de tout ça... ça m'attendrit, et puis la joie, et puis les fraises, et puis le biscuit ça bourre.

AIR : *Verse, verse le vin de France.*

Tiens, verse à boire à ton mari ;
A toi, femme, trinquons ensemble,
Et que, dans cinquante ans d'ici
Ta fête, en ce lieu nous rassemble,
Oui, nous rassemble.

Car, vois-tu, plus nous d'viendrons vieux,
Plus nous nous aimerons, j'espère,
L'amitié, ce présent des cieux,
Qui fait le bonheur sur la terre,
Est comme le vin qu'on préfère,
Plus il vieillit, et plus, ma chère,
Il a de mérite à nos yeux.
Vieux vin, vieille amitié, ma chère,
C'est toujours ce qui vaut le mieux.

SCENE VIII.

PATURON, LAMBERT, JULIE.

PATURON, *entrant.*

Verse, verse du vin de France,
C'est les autres... qui paiera.

Air charmant, tout ce qu'il y a de plus nouveau.

LAMBERT. A l'autre, à présent...

JULIE. Nous étions si bien là, tous les deux.

PATURON, *bas à Lambert.* Pour lors, quand j'y ai eu dit : Voilà ce que c'est, la polisseuse...

LAMBERT, *à part, se levant et le repoussant.* Chut!... ma foi, je l'avais tout-à-fait oubliée.

PATURON. C'est juste.

Taisons-nous (*bis*),
N' disons rien d'avant les femmes...

JULIE. Eh bien ! voisin, vous allez prendre un petit verre avec mon mari ?

PATURON*. Le petit verre est un ami auquel je n'ai jamais refusé un asile. A votre santé, à votre santé, mame Lambert.

JULIE. Merci... vous en boirez bien un second à la santé de votre femme.

PATURON. Si vous me prenez par la sensibilité, je suis dans le cas de boire jusqu'à demain.

JULIE, *passant entre les deux.* Lambert vous fera raison... Pendant ce temps-là, moi, je vais ôter mon couvert.

(Elle sort en emportant une partie de ce qui était sur la table.)

* Lambert, Paturon, Julie.

SCENE IX.

LAMBERT, PATURON.

PATURON *se versant encore un petit verre.*
Ne vous gênez pas, faut jamais se gêner...
un troisième et dernier toast... O hymen,
éteins ta torche ! ferme les yeux, ça ne te
regarde pas, mon pauvre bon homme ! A
l'aimable, à la séduisante, à la divine pol-
lissense que tu sais...

LAMBERT. Paturon!..

PATURON. Mauvais sujet, va ! séducteur,
suborneur, ravisseur de cœurs... et autres
objets analogues, patrimoine de la beauté,
mon compliment sincère... c'est une bien
belle femme ! oh ! la superbe femme !..

LAMBERT. Tu trouves?..

PATURON. A preuve, c'est que je lui ai
fait une chose... tu vas peut-être te fâcher.
J'avoue que c'est hardi... j'ai spontanément
chanté ses attraits sur l'air :

Que ne suis-je la fougère,
Où reposent...

LAMBERT. Elle s'est moquée de lui, je
parie.

PATURON. Ça m'a eu l'air de la flatter,
je suis sûr qu'elle m'a trouvé très-agréa-
ble... les autres aussi...

LAMBERT. Quels autres?..

PATURON. Deux ou trois farceurs qui
étaient là avec leurs dames.

LAMBERT. Ah ! je sais...

PATURON. Charmante société... ils
m'ont comblé de politesses, même ment
qu'ils m'ont invité.

LAMBERT. Ah ! ils t'ont invité?

PATURON. Moyennant trois livres douze
sous.

LAMBERT. Et tu as accepté?

PATURON. Je crois bien... d'autant que
j'avais aperçu dans le coin de la cheminée
une petite femme toute seule, une brune
impaire. Je me suis laissé dire que c'était
la veuve d'un étudiant en médecine qui
allait l'épouser... quand il a été obligé,
le malheureux, de retourner dans sa fam-
ille.

Aïr de la Colonne.

Lorsqu'à Paris vient le mois de septembre,
Ou même avant qu'aout touche à sa fin,
Jusqu'à l'entour du sept ou huit novembre,
Deuil général dans le pays latin
Où l'herbe croit comme dans un jardin
Quand ses ravages étaient immenses,
Le choléra, vrai, pour lui j'en rougis,
Fit, dans ce r'pair' de charmans etourdis,
Moins de veuves que les vacances.

Mais je suis là protecteur des veuves, con-
solateur des affligés.

LAMBERT. Y songes-tu!.. toi ! un homme
marié...

PATURON. Tu y vas bien... t'es peut-
être célibataire.

LAMBERT. Moi ! c'est différent... qu'est-
ce que dirait ta femme, si elle venait à
savoir?..

PATURON. Et la tienne donc?

LAMBERT. La mienne, la mienne ! c'est
autre chose...

PATURON. Laisse-moi donc tranquille...
j'ai payé et promis de me rendre avec toi
à l'endroit où te marque la polis-
seuse sur un chiffon de papier en forme
de lettre, qui contient un galop amical et
l'adresse du lieu où se fera la fête... Mais
où diable ai-je fourré le poulet?

LAMBERT. Plus tard, j'entends ma
femme...

SCENE X.

PATURON, LAMBERT, JULIE.

JULIE. J'espère que je vous ai laissé
trinquer tout à votre aise!

PATURON. Je ne peux pas me présenter
dans le monde avec ce costume négligé.

Car toujours la parure
Embellit l'ouvrier.

(Il entre chez lui et en sort presque aussitôt, une
redingote et quelques effets à la main.)

JULIE, à Lambert. Sais-tu pourquoi je
suis demeurée si long-temps?.. je t'ai fait
du café...

LAMBERT. Vrai!.. du?..

JULIE. Chut!.. il ne faut pas le dire à
Paturon; je n'en ai qu'une tasse.

LAMBERT. Pour nous deux?

JULIE. Oui; mais elle est grande... al-
lons, aide-moi à reporter cette table... de
cette façon ça n'aura pas l'air...

LAMBERT, à part. A-t-elle de l'esprit!
(A Paturon.) Je reviens dans un instant.

SCENE XI.

PATURON, seul.

Je vas profiter de ça pour faire deux
doigts de toilette... C'est étonnant comme
ça me change... au point que je ne me
reconnais pas moi-même... Enfin, l'autre
jour, je traversais un passage; je m'en al-
lais tout préoccupé sans penser à rien; je
fredonnais l'*Ambassadrice*, voilà que j'a-
perçois un monsieur qui me rit. Je le salue,

il me salue; je vas à lui, il vient à moi; je lui tends la main, il me tend la main... vlan, je donne un grand coup de poing dans une glace que je casse en mille miettes... c'était moi!... merci de la rencontre... Il n'y a pas à dire, faut qu'aujourd'hui je me décore dans le dernier goût. Quel pantalon est-ce que je vas mettre? je n'ai que celui-là. Bah! j'y attacherai des dessous-de-pied; j'ai remarqué que ça lui donne tout de suite une autre façon; et puis ça procure aux souliers un air de bottes... avec ça mon gilet jaune, ma femme dit que c'est une nuance qui me va bien... ma redingote que voilà, elle est encore fort propre (*Il ôte sa veste qu'il jette chez lui.*) La veuve sera entraînée... Etudiant en médecine, je ne te connais pas, je n'ai pas même envie de te connaître, mais tu me parais bien malade... soigne-toi...

Air des Laveuses du Couvent.

Quand j'ai mis ma chemise blanche,
Ma redingote du dimanche,
Quand j'ai mon pantalon d'nankin;
Bref, lorsque je suis en toilette,
Quand ma barbe est fraîchement faite,
Je suis un fortuné coquin,
Gare à celle qui m'tombe sous la main!
Grâce!
Grâce!
Exclame alors la malheureuse.
Calme-toi, divin' repasseuse,
Le séducteur,
L'ébéniste vainqueur,
Fr'a ton bonheur.

SCENE XII.

PATURON, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE. Ah! vous voilà enfin! c'est bien heureux.

PATURON, à part. Fefine! je suis horriblement vexé. C'est égal, empruntons à la satisfaction son aimable sourire.

JOSÉPHINE. Rentrer à une pareille heure! Me direz-vous ce que signifie cette conduite? Voyons, parlez...

PATURON. Voilà ce que c'est... je...

JOSÉPHINE. Taisez-vous...

PATURON. Parlez, taisez-vous, je te ferai observer, Fefine...

JOSÉPHINE. Vous n'avez pas d'excuse, vous ne pouvez pas en avoir.

PATURON. Fallait donc le dire... pour lors n'en parlons plus...

JOSÉPHINE. Ici, ici!... approchez donc... Qu'est-ce que vous avez à regarder derrière vous?

PATURON. Je cherche s'il n'y aurait pas

par là quelque autre animal domestique à qui que tu adresses la parole; mais non, il n'y a que moi...

JOSÉPHINE. Il n'est question ni d'animal ni de domestique; avancez plus près... répondez: qu'avez-vous fait aujourd'hui?...

PATURON. Ce que j'ai fait... j'ai remis un pied, collé un bras, cloué un dos à une vieille comtesse en palissandre de la rue du Pot-de-Fer.

JOSÉPHINE. Il ne s'agit pas de comtesse en palissandre; pourquoi êtes-vous rentré si tard?

PATURON. Parole d'honneur! si on ne dirait pas un commissaire au vis-à-vis d'un malfaiteur.

JOSÉPHINE. Pourquoi que tu as ta redingote du dimanche, ton gilet jaune, tes cheveux ébouriffés... Tu as donc des projets?

PATURON. Des projets! des projets! ah ça... est-ce que je te demande ce que tu fais, d'ou tu viens?

JOSÉPHINE. Ce que je fais, moi!.. de quel droit m'adresserais-tu une pareille question?

Air de l'Écu de six francs.

Ai-je des comptes à vous rendre?
Je trouve singulier, vraiment,
Le ton qu'ici je vous vois prendre.
Quant à moi, c'est tout différent,
Je me conduis comm' je l'entend.
Mon indépendance est sacrée,
Je fais c' que j'veux, j' viens d'ou ça me plaît.

PATURON.

J'en viens aussi... comment qu'il s'fait,
Fefine, que j' tai pas rencontrée?

JOSÉPHINE. C'est bien vous que j'entends? pas possible! mon cher ami, vous avez perdu la raison, vous êtes ivre!.. fi! vous sentez le vin.

PATURON. Si on peut dire! moi qui n'ai bu que de l'eau-de-vie... je t'assure...

JOSÉPHINE. Ne m'approchez pas, débauché, allez vous coucher.

PATURON. C'en est trop... Fefine! il y a une mesure pour le grain... il y a une mesure pour le bois; il y en a pour le vin, il y en a même plusieurs pour le vin; je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas une pour les injures... Le roquet le plus pacifique, quand on lui marche sur la queue, se retourne et aboie, je vas aboyer...

JOSÉPHINE. Qu'est-ce que vous marmottez-donc là?

PATURON. Je dis que je ne peux pas abdiquer plus long-temps mon indépen-

dance masculine et ma dignité d'ébéniste.

JOSÉPHINE. Qu'entends-je? et qu'avez-vous à me reprocher, monsieur?

(Elle s'approche en lui pinçant le bras.)

PATURON, lui prenant les deux mains. Rien, Fifine : tu es la meilleure des femmes, pas du tout méchante, pas du tout colère... complaisante comme on ne l'est pas... ce qui fait que tu as empoisonné mon existence, que tu as semé d'ennuis et de contrariétés le chemin de la vie que nous avons parcouru ensemble depuis le jour où M. le maire du quatrième et le curé de Saint-Eustache t'ont proclamée mon épouse.

JOSÉPHINE. Qu'est-ce que tout ça signifie?

PATURON. Ça signifie que le règne du bonnet à fini, et que celui de la casquette commence.

Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des maris.

JOSÉPHINE. Paturon, prends garde à toi... je t'arrache les yeux...

PATURON. Ça m'est égal, et pour commencer, pas plus tard que tout de suite, je cours rejoindre les amis au cabaret.

JOSÉPHINE. C'est donc pour ça que tu t'es habillé, scélérat?..

PATURON. C'est pas tout... quelquefois, tous les lundis, j'irai à l'Île-d'Amour pincer un rigodon...

D'puis long-temps, gentil Paturon,
Tu ne viens plus sur le gazon*.

JOSÉPHINE. Allez, monsieur, vous êtes un mauvais sujet.

PATURON.

Danser au son
Du cornet à piston.

JOSÉPHINE. Je ne peux pas vivre plus long-temps avec vous... il ne s'agit plus qu'à me périr dans la rivière...

PATURON, à part. Elle a parlé de la rivière...

JOSÉPHINE, à part. La rivière a fait son effet accoutumé.

PATURON, à part. C'est qu'elle le ferait comme elle le dit, quand ça ne serait que pour me procurer du désagrément.

JOSÉPHINE, à part. Je le tiens... (Haut.) Oui, monsieur, vous aurez ma mort à vous reprocher.

PATURON, à part. Ma foi, tant pire pour la veuve, l'existence de mon épouse avant tout. (Haut.) Voyons, Fifine...

* Joséphine, Paturon.

JOSÉPHINE. Ne me retenez pas, je suis trop malheureuse...

PATURON. J'ai été trop loin... quand on n'a pas l'habitude de se révolter... c'était pour rire, ce que je t'ai dit; tu sais que je t'aime, Fifine, que je suis trop heureux de t'obéir...

JOSÉPHINE. Laissez-moi...

PATURON. Quelle preuve que tu veux de mon amour!..

JOSÉPHINE. Aucune.

PATURON. Voyons... dis... veux-tu venir promener tous les deux?..

JOSÉPHINE. Je suis fatiguée...

PATURON. T'es fatiguée... Eh bien! nous irons à la comédie; t'as envie de voir Gaspardo?..

JOSÉPHINE. C'est ça pour dépenser votre argent... vous en avez trop!

PATURON. T'aimes mieux rester?.. rentrons causer... oh! causer...

JOSÉPHINE. Je n'ai rien à vous dire.

PATURON. Au moins que tu me pardonnes... souffre qu'un baiser...

JOSÉPHINE.

AIR : *Vive la liberté.*

Allez, gros fainéant,
Rentrez, et sur-le-champ,
Sans tarder davantage.
J'vous entendrai plus tard,
Mais je veux sans retard
Vous voir à votre ouvrage.

PATURON, à part.
Elle ne veut pas?..

JOSÉPHINE

Que dites-vous tout bas?

PATURON, à part.

Ah! dans cette journée
J' m'adresse à toi,
O amour! venge-moi
Des rigueurs d'hyménée.

ENSEMBLE.

PATURON.

Allons, faisons semblant
De rentrer un instant
Et d' me mettre à l'ouvrage.
Je saurai bien plus tard
Eviter son regard
Et sortir sans tapage.

JOSÉPHINE.

Allez, grand, etc.

(Elle le pousse dans l'atelier.)

SCENE XIII.

JOSÉPHINE seule.

Ca m'a donné du mal... mais après la scène que je viens de lui faire, en voilà pour quelque temps d'obéissance et de soumission... je suis parfaitement tranquille; mais je le serai encore plus quand il sera sous clef. (Elle l'enferme.) C'est que si je

n'y avais pris garde, je ne sais pas trop, du train dont il y allait, où il se serait arrêté : heureusement j'ai étouffé l'insurrection dans son principe. Une femme sensée ne peut pas se conduire autrement quand elle veut la paix dans son ménage... Travaille à présent, travaille, moi, je vais me reposer ; il m'a mise en nage ; je suis dans le cas d'en attraper un rhume de cerveau ou une pleurésie... si je prenais une infusion de tilleul, avec une feuille d'oranger.

(Elle rentre chez elle.)

SCENE XIV.

PATURON, *passant la tête par le carreau.*

Ah ! ma gaillarde ! tu n'as pas pensé à tout.... j'aurai bien du mal à passer par là... Oh ! si je pouvais...

La clef, la clef, vive la clef !..

(Il étend le bras et parvient à s'en emparer ; il ouvre la porte et descend le théâtre.)

Va prendre ton infusion, va... Elle dit que ça fait suer.... oh ! oui, ça fait suer, même ceux qui n'en prennent pas. Ah ! tu as refusé une promenade conjugale, n'importe où, au bras de ton époux ! Rien n'a pu amollir ton cœur de marbre, de roc, de moellon ou toute autre matière ; ni les prières de ton mari, ni Gasparde avec son affiche de deux pieds de haut sur trois de large, précédé d'un prologue !.. Eh bien ! tant mieux... ça me va, ça m'arrange... mais oùsqu'est Lambert, il tarde bien à revenir... Est-ce que sa petite femme l'aurait mis aussi sous clef?... Ah ! le voici... Eh bien ! es-tu prêt ?

SCENE XV.

PATURON, LAMBERT.

LAMBERT. Oui...

PATURON. En ce cas, mi-tour à droite et partons du pied gauche.

LAMBERT. J'aurais pourtant bien voulu dire un mot à ma femme.

PATURON. Y a-t-il des êtres pusillanimes !..

LAMBERT. Tu as raison, partons.

(Il va prendre son chapeau sur le petit buffet et se trouve nez à nez avec sa femme.)

JULIE *entrant.* Ah ! tout est rangé...

LAMBERT. Julie ! (*Bas à Paturon.*) Va toujours devant, je te rattraperai.... le temps de lui faire une histoire.

Paturon sort.

SCENE XVI.

JULIE, LAMBERT.

JULIE, *assise dans le fauteuil travaille à un petit bonnet.* Maintenant nous pouvons causer à notre aise.

LAMBERT, *à part.* Comment vais-je m'y prendre ?

JULIE. C'est si bon de passer la soirée ensemble !

LAMBERT. Certainement. Oh ! c'est très-gentil... (*À part.*) Ça tombe joliment ce qu'elle dit là !...

JULIE. La journée, vois-tu, me semble quelquefois bien longue, ça n'est pas amusant d'être seule ; mais je me dis pour prendre patience : Il pense à moi, et après son ouvrage il sera là, à mes côtés...

LAMBERT. Que lui dire ?

JULIE. Ah ! dam !.. nous autres ouvriers, nous n'avons que le soir pour être un peu tranquilles, on n'a plus affaire à personne, on est bourgeois. Est-ce que tu n'ôtes pas ta veste ?

LAMBERT. C'est inutile, parce que j'avais oublié de te dire... je me suis engagé bêtement à ressortir.

JULIE. Ce soir ?

LAMBERT. Oui, ce soir. Ah ! mon Dieu, oui... imagine-toi... (*À part.*) Bon, j'y suis. (*Haut.*) Imagine-toi que j'ai eu la sottise de passer devant le poste de la mairie.... Ils étaient là plusieurs camarades à prendre l'air... ils m'ont entouré, et je n'ai pu m'en dépêtrer qu'en promettant de revenir leur faire un peu compagnie...

JULIE, *tristement.* Ah !

LAMBERT. C'est si long une nuit de garde.

JULIE. Raison de plus pour n'en passer que quand on y est obligé.

LAMBERT. Que veux-tu ? j'ai promis.

JULIE, *se levant.* Tu n'as pas promis par-devant notaire.

LAMBERT. Certainement non... mais ils comptent sur moi.

JULIE. Fais comme tu voudras...

LAMBERT. Est-ce que ça te chagrine bien ?

JULIE. Tu penses que ça ne peut pas me faire grand plaisir.

LAMBERT. Ni à moi non plus, va... Eh bien ! tiens, veux-tu que je reste ?

JULIE. Dam ! vois...

LAMBERT. Vois toi-même...

JULIE. Toute réflexion faite, j'aime mieux que tu sortes... On pourrait dire que je te mène, que tu n'oses rien faire sans ma permission... que sais-je ? Et puis que répon-

drais-tu à tes amis, quand tu les verras?

LAMBERT. Je dirai que c'était ta fête...

JULIE. C'est ça, pour qu'on se moque de toi! Parmi tous ces messieurs, vois-tu, il n'y en a pas un qui aime sa femme comme tu m'aimes; d'ailleurs ça ne sert de rien de faire des confidences sur l'intérieur de notre ménage.... Ainsi va-t'en bien vite pour être plus tôt de retour.

LAMBERT. Quelle bonne femme!

JULIE. Mais voyons un peu si vous êtes présentable: qu'est-ce que c'est que ce col? il y a un côté qui monte bien plus haut que l'autre... et cette cravate... asseyez-vous, monsieur... Ah! mon Dieu! si je n'étais pas là pour lui faire son nœud.... (Elle le fait asseoir sur le fauteuil et se met sur ses genoux.) Que je t'arrange tes cheveux... et tes favoris, ils sont tout ébouriffés...

LAMBERT. Laisse donc...

JULIE. Tu es le beau du quartier... il faut conserver ta réputation... je veux que tu me fasses honneur.

LAMBERT. Si tu savais comme tu me fais mal!

JULIE. A peine si je te touche... Maintenant, monsieur, vous pouvez vous en aller... mais tâche, mon petit, de ne pas trop boire de punch... il paraît qu'il y en a toujours dans les soirées de corps-de-garde.

LAMBERT. N'aie pas peur...

JULIE. Je te donne jusqu'à minuit, c'est bien suffisant... mais j'y pense, as-tu de l'argent sur toi?..

LAMBERT*. Dam!

JULIE. Prends ma bourse: un homme doit toujours avoir de l'argent dans sa poche... si tu joues et que tu perdes... ou si l'on te fait une honnêteté, il faut que tu puisses en rendre deux... Va, mon ami, et amuse-toi bien...

LAMBERT, *préoccupé*. Bonsoir... femme.

JULIE. Tu as bien de la peine à te décider... je vois ce que c'est... ça te coûte de me quitter... Eh bien! c'est moi qui te laisse... aussi bien j'ai affaire là-dedans... Adieu... je baisserai la lampe pour que tu trouves de la lumière quand tu rentreras.

SCENE XVII.

LAMBERT, *seul*.

Comme c'est confiant une honnête femme! Elle ne cherche pas à faire la fine ni à deviner le dessous des cartes... Elle

* Lambert, Julie.

croit les choses tout bonnement, comme je lui dis... Dieux! que c'est précieux!... Et on joue un pareil bonheur contre quoi, je vous le demande un peu? Irai-je là-bas à présent? n'irai-je pas? le diable m'emporte si j'en sais rien.... l'autre sera furieuse! qu'est-ce que ça me fait? la vérité est que je n'ai pas un brin d'amour pour cette commère-là. Qu'est-ce que c'est donc? de l'amour-propre, de la gloriole... belle gloriole encore!.... J'entends Julie qui marche dans sa chambre. Elle ne se couchera pas que je ne sois revenu; elle a toujours quelque chose à faire... elle est si active! Et, comme jolie femme, l'autre en est à cent lieues malgré ses grands yeux noirs. Conçoit-on rien à ça? j'ai là, derrière cette porte, une femme charmante, une femme qui ne pense qu'à moi; je peux entrer chez elle sans précaution, sans crainte, bien sûr de lui faire grand plaisir, et j'hésite pour savoir si j'irai courir après une coquette qui ne m'a fait des avances que par habitude.

AIR : *Ainsi qu'aux jours de la chevalerie.*

Voilà pourtant comme sont faits les hommes;
On va chercher, c'est la commune loi,
L'chagrin bien loin, pauvres fous que nous
Lorsque l'on a le bonheur près de soi. [sommes,
A ces syren' prêterait-on l'oreille
Si l'on songeait, qu'en vous pressant la main,
C' qui les occup', c'est l'amant de la veille
Quand ce n'est pas celui du lendemain?
Oui c'est encore leur amant de la veille,
Ou c'est déjà celui du lendemain.

SCENE XVIII.

LAMBERT, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *sa chandelle à la main*. Ah! ah! ah! en voilà une de découverte!

LAMBERT. On vient... c'est Fifine...

JOSÉPHINE. Nous allons voir...

LAMBERT. Que signifie cet air de mystère?.. C'est chez nous qu'elle va... Je suis curieux de savoir ce qu'elle peut avoir à dire à ma femme...

(Il se cache dans l'atelier et passe de temps en temps sa tête par le carreau, Joséphine frappe à la porte de Julie.)

SCENE XIX.

JOSÉPHINE, JULIE.

JULIE. Tiens, c'est toi... Ah! t'es bien aimable de venir me tenir compagnie.

JOSÉPHINE. Tu es donc seule à ce soir!

JULIE. Comme tu vois...

JOSÉPHINE. Ah! ton mari est sorti?

JULIE. Oui...

JOSÉPHINE. Ah! Etsans doute tu sais où il est?

JULIE. Certainement. Il est allé passer la soirée avec des amis.

JOSÉPHINE. Ah! t'en es bien sûre?

JULIE. Puisqu'il me l'a dit... On croirait que tu sais des choses...

JOSÉPHINE. Dam! ça t'a convenu d'épouser un joli garçon, moi, j'ai pris le plus vilain que j'ai pu trouver.

AIR : Maintenant les bêtes ont la vogue.

Un mari, d'après mon système,
N'est jamais assez laid, je croi,
J'aurais pris le diable lui-même
Pour être sûr qu'il n'ait qu'à moi.

JULIE.

La méthode est vraiment nouvelle,
Et certes le mérite est grand
D' posséder un mari fidèle
Quand il n' peut pas faire autrement.

(*Parlé.*) Le mien est le plus joli garçon du quartier, et je m'en vante.

JOSÉPHINE. Tu n'es peut-être pas la seule qui t'en sois aperçue... Mais tu n'es pas jalouse.

JULIE. Moi, jalouse... et de quoi? Mon mari n'a pas d'intrigues.

JOSÉPHINE. Pauvre ingénue! pauvre aveugle!

JULIE. Explique-toi...

JOSÉPHINE. Je ferais bien mieux de me taire... Mais entre femmes on doit se soutenir... En pareil cas, je bénirais l'amie qui aurait l'obligeance de me faire apercevoir de mon malheur.

JULIE. Au nom du ciel!

JOSÉPHINE. Apprends donc qu'à l'heure qu'il est ton Sainte-Nitouche de mari est en bonne fortune avec une je ne sais quoi... une créature de rien du tout...

JULIE. Grand Dieu! Oh! non... c'est impossible... mon mari m'aime... il n'aime que moi!.. Je ne veux pas te croire.

JOSÉPHINE. Et si je te donne des preuves...

JULIE. Oh! j'en mourrais de chagrin... Mais parle, parle, je veux connaître...

JOSÉPHINE. Tu sauras donc, ma chère petite, qu'en cherchant dans les poches de mon mari, comme j'ai l'habitude de le faire tous les soirs (c'est une bonne manière, je te la recommande), j'ai trouvé ce billet qui ne laisse aucun doute sur l'inconduite de ton époux...

JULIE. En effet, une écriture de femme! un rendez-vous!.. Mais qui prouve que c'est pour Lambert?

JOSÉPHINE. Tu n'as donc pas lu?.. Charmant ébéniste. C'est assez clair... personne ne s'est jamais avisé de dire charmant à mon mari.

JULIE. Ah! Lambert! Lambert!

JOSÉPHINE. Après ça, si tu conserves encore quelques doutes, je vas faire venir mon mari, il est là dans l'atelier... Oh! il ne sort pas, lui... Il nous mettra au courant de tout ça; d'ailleurs j'ai le gronder de s'être chargé de cette lettre... Tu vas voir comme on s'y prend... (*Elle ouvre la porte de l'atelier, le prend par le bras et l'amène sans le regarder jusqu'au milieu de la scène.*) Arrivez ici, monsieur...

LAMBERT.* Merci, voisine.

(*Les deux femmes poussent un cri de surprise.*)

ENSEMBLE.

AIR de Mila.

JULIE, se jetant dans les bras de Lambert.

Dieu! qu'ai-je vu? surprise extrême!

Il était là, c'est mon époux,

C'est mon Lambert, oui, c'est lui-même,

Ah! pour mon cœur moment bien doux.

JOSÉPHINE.

Dieu! qu'ai-je vu? surprise extrême!

Où donc alors qu'est mon époux!

C'est bien Lambert!.. oui, c'est lui-même.

Ah! je sens croître mon couroux.

LAMBERT.

D'où vient cette surprise extrême

En apercevant ton époux?

(*A part.*)

Je suis bien certain qu'elle m'aime;

Ah! pour mon cœur moment bien doux.

JOSÉPHINE. Et mon brigand d'homme, qu'est-il devenu?

LAMBERT. Paturon? ah! dam!..

(*On entend du bruit dans l'escalier. L'orchestre joue quelques mesures de l'air :*)

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

JULIE. Quel est ce bruit?

LAMBERT, allant à la porte. Rassurez-vous, voisine, votre mari n'est pas perdu, la garde l'a retrouvé... c'est elle qui nous le ramène.

SCENE XX.

LAMBERT, JOSEPHINE, PATURON, JULIE.

PATURON. Je suis un citoyen paisible... je respecte les femmes, le vin et la pa-trouille...

* Julie, Lambert, Joséphine.

JOSÉPHINE. Mais voyez donc un peu comme il est fait! Parlez, monsieur, d'où sortez-vous?

LAMBERT. Parbleu, il sort du ruisseau, ça se voit de reste...

PATURON. C'est ça, une nocce!..

Un tas d'garçons ornaient ce magnifiq' festin,
Et dans des verr's à patt' faisaient couler le vin.

Versez, ah! versez-moi, amis, ce nectar enchanteur... couronnez-moi de roses.

JOSÉPHINE. Oser paraître en cet état devant sa femme!

PATURON. Qui est-ce qui a parlé de ma femme?... ô fameux, mon épouse! Merci, je sors d'en prendre, qui qui en veut? j'en donne... des épouses.

LAMBERT*. Voyons un peu, est-ce comme ça que tu portes un verre de vin?

PATURON. Oh! quelle voix! est-ce toi? oui, c'est toi, Sidonic! je te reconnais.

JOSÉPHINE. Sidonic! qu'est-ce que c'est que ça?

PATURON. N'aie pas peur... tu as mon cœur, prends ma foi... oui, je t'épouserai sitôt que j'aurai le bonheur d'être veuf.

JOSÉPHINE. L'ai-je bien entendu? il désire ma mort! je ne suis pas en sûreté avec c't être-là...

PATURON. Veux-tu que je te le jure?.. Tiens... non, ce n'est pas de cette main-là... si!.. Pour être plus sûr... je vas jurer de toutes les deux.

JOSÉPHINE. Que vois-je? une bague en cheveu à ses doigts! Et notre alliance, le malheureux, qu'en a-t-il fait?

LAMBERT. Il l'aura peut-être donnée en retour!

JOSÉPHINE. Une bague de trois livres douze sous, contrôlée et bénie par la Monnaie!

PATURON. En attendant, voluptueuse Sidonie, souffre que je cueille dans tes bras un audacieux baiser...

LAMBERT, le repoussant dans le fauteuil. Tiens, va dans ce fauteuil cueillir ce que tu voudras.

PATURON. O triomphe de l'amour!... moment délicieux!

JOSÉPHINE. Je ne sais ce qui me retient...

JULIE, la retenant. Joséphine...

JOSÉPHINE. Tu as raison; pour le mo-

* Joséphine, Lambert, Paturon, Julie.

ment il n'est en état de sentir ni les coups ni les raisons... mais il n'y perdra rien; et quand il sera dégrisé...

JULIE. Eh bien! à ta place, moi, je lui pardonnerais.

JOSÉPHINE. Lui pardonner!..

JULIE. Entre nous, où ça t'a-t-il mené d'être si dure et si méchante avec lui? Tu l'as éloigné de toi... sois, au contraire, bonne, indulgente, je parie que ça te le ramènera.

LAMBERT. C'est vrai, voisine, on attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du...
du...

JOSÉPHINE. Eh bien! nous verrons, mais en attendant, j'ai bien envie de lui donner encore une danse.

PATURON, sommeillant :

L'amour, le vin, le rhum et l'anisette...

JOSÉPHINE*. « Le voilà qui se réveille. »

PATURON. « Oh! hé! les autres!.. (*Il se lève en chancelant.*) Eh ben! ous que j'ai »
» donc mis mes jambes, ma tête? Ça tourne, »
» ça tourne... je ne me reconnais plus!.. où »
» donc que je suis?... c'est pas chez nous!.. »
» Est-ce que je me serais trompé de porte... »
» pendant que j'étais en ribotte!.. c'est pas »
» la porte Saint-Martin. Oh! voilà la peur »
» qui me galope... »

LAMBERT. « Tu ne reconnais pas les »
» amis? »

PATURON. « Comment... vous autres... »
» ces messieurs aussi... ces belles dames... »
» c'est tous des amis... Farceur... nous »
» allons voir ça... »

Au public.

Air vaudeville final de l'Héritière.

- « Messieurs, sous la peur qui m'opresse
- » Je me sens prêt à succomber.
- » Aujourd'hui, telle est ma faiblesse,
- » Qu'un rien peut m'faire tomber,
- » Un coup d'vent peut m'faire tomber.
- » Voyez quelle crainte est la mienne,
- » A vous m'adresserai-je en vain?
- » Pour qu'en ces lieux je me soutienne
- » Donnez-moi tous un coup de main!.. »

CHOEUR FINAL.

Air du galop de la Tentation.

Désormais plus de nuage,
Et, grâce à cet heureux jour,
Dans notre double ménage
Le bonheur est de retour.

* Toute la dernière partie de la scène comprise entre des guillemets, ayant été ajoutée pour les débuts de M. Serres au théâtre des Variétés, peut être supprimée pour arriver de suite au chœur final.

FIN.